
BLUES. — POESIES DE L'AMERIQUE NOIRE

Author(s): Jean CAILLENS

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 167-168

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346696>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

BLUES. — POESIES DE L'AMERIQUE NOIRE

Présentation de Mario Ruspolt. — Illustration de Francis Masière.
(Publications techniques et artistiques.)

Oui, « les bons nègres sont ceux qui chantent ! » — à tue-tête ou en sourdine — car ils chantent pour se contenir ou pour s'exorciser, pour ne pas tuer, pour ne pas mourir... pour ne plus voir. A ce titre, les blues sont, de tous les documents, le plus déchirant et le plus vrai que l'on ait sur l'âme des noirs d'Amérique.

Le très beau recueil que lui consacrent les Publications techniques et artistiques égale la meilleure étude d'ethnologue ou de sociologue. C'est une prise de contact direct avec la sensibilité nègre — sans intermédiaires — le présentateur et l'illustrateur ne s'y glissent qu'avec une exacte discrétion. La préface de Mario Ruspolt dissimule beaucoup de sympathie et d'érudition musicale derrière un exposé que l'on préférerait moins succinct. En soulignant le lien éternel entre la poésie et la chanson, des rhapsodes grecs aux ménestrels du Moyen Age, il insère le blues dans sa véritable tradition. Les Etats-Unis du Sud : Georgie, Louisiane, Floride, Nouvelle-Orléans, sont les premiers terrains d'explosion. Les années 1922 à 1933 marquent une date exceptionnelle dans l'histoire de la musique.

Issu des « Spirituels » et des « chants de plantation », le blues devait passer rapidement dans le domaine instrumental et donner naissance au style hot. La musique de jazz était créée.

Arraché de son Afrique nostalgique, le noir exprime naïvement par le blues toutes ses souffrances, toutes ses angoisses : travaux forcés, jalousie, potence, amour, wagons de police, cyclones et inondations, rancune, punaises, dernier sourire :

*J'ai une triste, triste histoire aujourd'hui ;
J'ai une triste, triste histoire aujourd'hui.
Je vais à la maison du gin, là où le whisky coule.
Mes ennuis sont comme la pluie : ils pleuvent, pleuvent, pleuvent.
Je sens des bras froids m'enlacer, des lèvres de gel sur les miennes,
Des bras froids m'enlacer, de lèvres de gel sur les miennes.*

Et ce blues du « Train de marchandises » :

*Oh ! je déteste entendre siffler ce train de marchandises,
Oui, je déteste entendre siffler ce train de marchandises.
Chaque fois que je viens à l'entendre, j'ai envie de partir aussi.
J'ai demandé à l'homme des freins de me laisser monter dans la [petite cabine,
J'ai demandé à l'homme des freins de me laisser monter dans la [petite cabine ;
Il a dit : « Petite fille, tu sais que ce train n'est pas à moi. »*

Gronde ou pleure le blues au cœur des plaisirs nocturnes, le blues qui fait éclater la liberté profonde d'une race. Il y a un côté profondément religieux dans ces confessions déchirées. Dieu y paraît avec le gin comme un ami très simple — qui pardonne, qui excuse — unique refuge près duquel il n'y a pas de « race-préjudice ».

*Alleluia, Alleluia, Alleluia !
Tu as fait couler les rivières, fleurir les lavandes,
Tu as fait le faible et le fort,
Mais, Dieu, tu as fait la nuit trop longue.*

Et, par instants très rares, une larme de bonheur, comme un diamant de soleil à travers un prisme de rosée naïve :

PRESENCE AFRICAINE

Quand je mourrai, je veux que vous me chaussiez des souliers merveilleux,

*La nuque au frais dans un chapeau de haut luxe,
Avec une pièce de vingt dollars en or à ma chaîne de montre.
Ainsi les frères sauront que je suis mort satisfait.*

Aussitôt, le sabbat reprend :

Donne ton âme au diable et tes hanches lui appartiendront.

Chanteuses, chanteurs de blues, vagabonds brûlants — possédés, hors d'eux-mêmes aux limites extrêmes de la folie, du désespoir — entrent en transe sous le crayon de Francis Mazlière. Souple, linéaire, l'arabesque déliée du dessin, surgissant, brillante ou fuligineuse, semble l'héber un rythme de danse, une flamme d'alcool.

Rapidement, Mario Ruspoli énumère les chanteurs, pianistes ou guitaristes : Lonnie Johnson, Pinetop Smith, Lofton, Gertrude Ma, Bessie Smith — et les auteurs de blues : Clarence Williams, Jelly Roll Morton, King Oliver, Duke Ellington — sans oublier les anonymes, illettrés de génie dont les improvisations furent exploitées par d'autres. Enfin, quelques notes simples sur la structure même des blues (poème-musique) complètent l'introduction d'un livre en tous points réussi, au service de l'homme, au service de l'art. Mais n'eût-il pas mieux atteint encore son but sans ce caractère de luxe : grand papier, impression d'une belle italique, qui risque d'écarter une importante fraction du public profane auquel il s'adresse ?

Jean CAILLENS.

« JAZZ 47 »

Il est certainement très difficile à l'heure actuelle, de parler du jazz. On commence de le connaître, de l'aimer ; mais les commentaires qu'on en donne se limitent encore, généralement, à la récitation émerveillée des noms que les années dernières ont révélé au jeune public du Lorientais : Perdido, Basin Street, Storyville et les syllabes ronflantes des pionniers qui font figure de héros mythologiques. Sans doute ce public a-t-il bien raison, c'est toujours un vilain travail que de dégager un squelette de catégories esthétiques dans un art aussi vivant que le jazz : ça ressemblerait à de la vivisection. On aimerait cependant, pensent les honnêtes gens, que l'on s'élève parfois au-dessus du récit historique ou de la description des salles de bar enfumées de la 52^e rue, qui permettent aux littérateurs de faire de la littérature et aux jeunes Parisiens de mâcher du chewing-gum au sous-sol de la rue des Carmes, pour faire plus couleur locale. On peut penser que Jazz 47, que nous offre la revue America, y est, en partie, arrivé.

Pourtant, ça commence par un article qui, à première vue rappelle fort le Western, trois pages qui ont l'odeur de « l'Île au Trésor » ou du « Dernier des Mohicans » ; c'est intitulé « New York City » et c'est écrit par J.P. Sartre. C'est bien écrit. Jean-Paul Sartre est un homme qui aime certainement le jazz, qui a été à New-York et qui s'est aperçu que ça n'était pas fait pour être figé dans de la cire, mais consommé sur place, d'où description à laquelle nous faisons allusion plus haut. Mais il n'y a plus de trésors dans les îles, et cette odeur qui à nous européens attardés, est encore une odeur « d'ailleurs » est simplement celle des « Temps Modernes » (ceux aussi de Chaplin). Le jazz que nous présente Sartre n'est pas un divertissement sucré, c'est